

Que lègue une tradition ?

Lactance et Cicéron se chamaillaient jadis (à quelques siècles de distance) sur l'étymologie et le sens de la *religio*. L'orateur y voyait *relegere* : une relecture prudente et critique des pratiques cultuelles de nos ancêtres, opposée à la craintive et conformiste *superstitio*. Le père latin y préférait trouver *religare* : ce qui relie l'homme à la transcendance divine et l'y enchaîne du même coup¹. Le débat est enfiévré depuis deux millénaires ; laissons-le à ses palpitations. Laissons aussi la question du rapport de la *religio* avec ce que notre siècle nomme religions. Gardons cependant ces étymologies fantaisistes, elles pourraient servir. En effet, la rigoureuse science des racèmes nous aide peu à penser la tradition. Les juristes savent bien que la *traditio* est un abandon ou une cession, typiquement en main propre. Est-ce à dire que la tradition ne diffère pas de la transmission : le passage d'un savoir, d'une pratique, des recettes ou d'à peu près n'importe quoi, d'une génération à l'autre ?

Religare

Il y aurait des néodruides, des kendokas et des marabouts pour souscrire à cette belle histoire : une passation ininterrompue de maître à disciple, depuis Pythagore ou Musashi, en une grande chaîne d'or digne d'une généalogie biblique. La Sagesse des origines serait transmise immuable au travers des âges, voire y mûrirait comme en un creuset d'alchimiste. Mais même le Diadoque d'Athènes savait reconnaître que la chaîne d'or quelquefois disparaît sous terre pour ne revenir que plus tard à la lumière². Un feu vigoureux ne s'éteint pas dès que sa vestale sort faire une course, fût-ce pour quelques générations, et de ses cendres il se peut raviver. Un certain Cercle s'en souvient peut-être.

Qu'arrive-t-il à qui s'y risque ? L'expérience de l'écolier qui découvre pour la première fois le monde des Achéens, où les princes sont pillards, où la beauté féminine implique les larges hanches et les mains de fileuse, où les dieux agissent, saignent et périssent, où la violence est dite comme la pluie, sans pudeur ni fascination. La découverte d'un temps révolu, de quelque chose qui n'est précisément pas le présent. Il n'est même pas le passé où l'on pourrait déjà voir l'amorce d'aujourd'hui, comme on reconnaît déjà *homo sapiens* chez *homo erectus*. Pas plus ne consent-il à jouer le rôle de l'âge dépassé des progressistes, du paradis perdu des nostalgiques, ni d'une rêverie d'écrivain moderne. Même les œuvres de fantasy des *Inklings* – ces philologues d'Oxford, excellents connaisseurs des langues et mondes anciens – s'inspirent de l'Iliade ou du Kalevala sans jamais y vraiment ressembler. La tradition, même en traduction, est un écho d'une langue profondément étrangère. Elle est le lien à un monde possible qui n'est plus actuel ; s'y intéresser est, littéralement, une transcendance.

Relegere

Pourtant, ce qui relie est bien une chaîne. On peut se fasciner pour le *Dào dé jīng*, le disséquer et même le connaître mieux que quiconque en Asie, si notre éducation n'est pas de ce bassin, on ne s'y attache qu'en honorable invité. Urashima Tarō voyage dans l'au-delà et en revient avec une boîte à ne

¹ Cicéron, *Sur la nature des dieux*, II, 28 ; Lactance, *Institutions divines*, IV, 28.

² Proclus, *Théologie platonicienne*, I, 1.

pas ouvrir, découvrant peu à peu que le temps où il se trouve est un lointain futur où ses proches sont morts depuis longtemps. Il décide d'ouvrir la boîte, il vieillit soudain et attend la mort. C'est un bel et étrange conte que l'on lit, et ce qu'on y trouve est moins notre propre histoire qu'une forte ressemblance avec la navigation de Bran et le cadeau de Pandore. En le lisant, on apprend et on découvre, on élargit sa culture pour conquérir l'héritage commun de l'humanité, dans l'une de ses formes les plus abouties. Mais quiconque a été éduqué en Occident ne peut *lire* les histoires de Bran ou de Pandore. Quoique ses yeux et ses oreilles n'aient jamais pris connaissance des mots qui les disent, il y reconnaît des schèmes qui structurent dans l'ombre des pratiques, des logiques, des évidences dont il est familier.

Au sein de l'altérité profonde et irréductible à laquelle relie la tradition, il y a une familiarité, dans laquelle on ne se plonge jamais pour la première fois. Ouvrir l'Illiade, c'est certes affronter l'éthique et l'esthétique archaïques qui choquent le moderne. C'est aussi y retrouver le Jugement de Pâris, les Adieux d'Hector, les Jeux funèbres, les ruses d'Ulysse et la relation conjugale si particulière d'Héra et Zeus. C'est y *relire* ces épisodes, qu'on connaît sans les connaître, par l'iconographie, les pastiches et les références plus ou moins conscientes qu'ils ont suscité ces trois derniers millénaires. Pour la postérité d'Orphée, il n'est plus possible d'être suivi d'un être cher sans être tenté de se retourner.

Relegare

Cette relecture peut être ou non voulue. Il arrive d'être aliéné par sa tradition, de regretter l'innocence de qui découvrirait tout comme absolument neuf, qui pourrait la lire sans du même coup la relire, de vouloir se crever ces yeux qui ont déjà trop vu. Il arrive de s'en enorgueillir, de brandir sa chaîne comme le chien devant le loup, d'être fier d'être fils, de voir l'héritage comme son dû. De fait, la tradition, plus qu'un abandon, est un legs. Elle est asymétrique, car les uns ont donné et ce sont d'autres qui obtiennent. Mais il n'y a à être fier que de ce qu'on conquiert : l'antenne qui reçoit n'hérite rien du tout. Pour accéder à l'écho du passé, il faut tendre l'oreille de l'âme. Cette vigilance singulière est une ascèse du jugement. Elle est aussi éloignée de la fanfaronnade sur les ancêtres nationaux que du cherry-picking cosmopolite. Elle exige de *renvoyer* le présent à son humble place de point parmi l'éternité, de *congédir* nos fantasmes toujours trop pittoresques comme autant d'ombres de ce point, et de rencontrer ce qui fut comme un amour nouveau.

C'est là l'aspect le plus délicat de la tradition : si la chaîne brille fusible comme l'or, elle ne peut se maintenir que par un fil de soie qui est son cœur – robuste et imperceptible. Les fêtes et recettes, les produits culturels, les grands textes et les noms prestigieux sont sa dot d'apparat : vite dilapidée, elle peut mourir sans conséquence. Son esprit lui survit inflexible, il se transmet à qui pourra s'en imprégner. À cette condition, il peut être fécond, mais comme l'est le recueillement. "Ἀφελε πάντα : l'attention à l'invisible prend bien souvent la forme d'une philologie négative, qui relègue le plaisant, le théorique et le pratique à leur insignifiance. C'est le point de pureté où se rencontrent l'authentique conteur et l'honnête chercheur : à l'écoute des airs anciens.